

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

G.^{al} Maistre

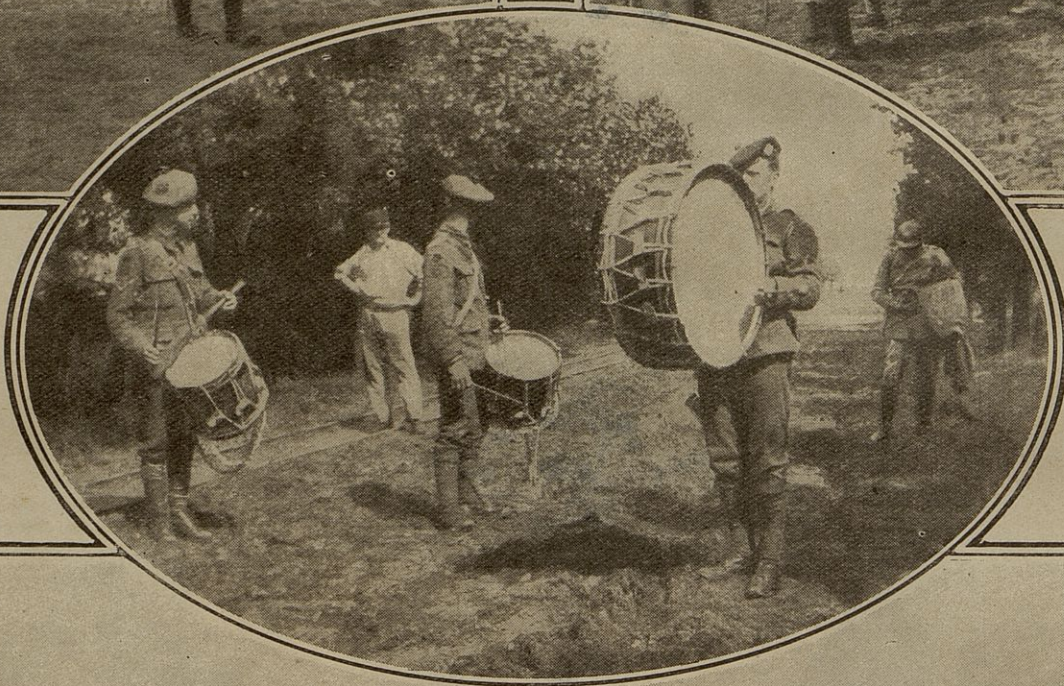
Abonnement pour la France... 15 frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 frs

NOS TROUPES RELEVÉES. PAR LES ANGLAIS EN BELGIQUE



Les troupes britanniques arrivent dans la région des dunes pour remplacer le corps d'armée français qui tenait depuis l'automne de 1914 ce petit coin de l'immense front. Des batteries puissantes d'artillerie ont été amenées par nos alliés.



Nos soldats quittent les positions des bords de la mer du Nord qu'ils ont si vaillamment gardées. Les tommies se sont massés sur les dunes pour assister à leur défilé. Dans le médaillon : une aubade donnée par la musique anglaise à nos troupes.



Une petite partie de la Belgique est toujours restée hors de l'atteinte de l'ennemi. Lorsque la ruée allemande fut arrêtée sur l'Yser nos troupes gardèrent le front qui s'étend de la mer du Nord au canal de l'Yser contre toutes les tentatives des Allemands. L'armée britannique vient de remplacer nos troupes dans cette région des dunes, ainsi que l'a annoncé un communiqué de nos alliés. La relève s'est opérée dans les meilleures conditions au nez et à la barbe des Boches. Les photographies que nous donnons ici en sont le témoignage. En bas, nos soldats font leurs préparatifs de départ pour céder la place aux tommies.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 21 au 28 Juin

Le général Pétain vient de publier dans le *Bulletin des Armées* un article intitulé : « Pourquoi nous battons-nous ? », dans lequel, s'adressant aux soldats il leur expose en toute simplicité, en toute cordialité, « comme à des amis et à des hommes » toute la vérité sur la guerre, sur ses origines et son véritable but. La conclusion de cette belle page, dédiée « aux poilus de France » est que chacun « selon ses moyens et dans sa fonction, doit continuer à faire son devoir, tout son devoir. »

Nos alliés britanniques ont de nouveau allongé leur front, cette fois vers la mer du Nord. Ils occupent maintenant les lignes que les Français tenaient encore il y a quelques jours, dans la région des dunes au-dessous d'Ostende, et de là à Dixmude. C'est un pays plat, dont aucun accident de terrain ne rompt la monotonie, et qui est sillonné de fossés et de canaux. Le front aboutit à la mer un peu au nord de Lombaertzyde, qui se trouve à moins de neuf milles d'Ostende. Il n'est pas douteux que les Anglais ne tarderont pas à faire d'excellente besogne dans ce nouveau secteur où en plusieurs petites affaires ils ont déjà pris contact avec l'ennemi. En attendant, ils continuent à harceler les Allemands dans les autres secteurs. C'est toujours — sauf dans les grandes offensives exigeant une longue préparation — par petits raids qu'ils procèdent : ils excellent dans cette tactique qui, en leur faisant courir le minimum de risques, finit par occasionner de lourdes pertes aux Allemands, tant en tués qu'en prisonniers. Ces attaques sont menées à l'improviste en différents points du front : une des plus intéressantes à signaler est celle que nos alliés ont faite le 25 à l'est de Verneuil. Les assaillants font irruption dans les tranchées des Boches, en massacrent les défenseurs, y font sauter tous les abris et, après y être restés plus de deux heures, s'en retournent dans leurs lignes, ramenant une quinzaine de prisonniers et deux mortiers de tranchée. Les Portugais sont fréquemment de ces parties : le 23, au sud d'Armentières, un petit détachement des leurs s'est signalé, en détruisant ou enlevant la totalité d'une patrouille allemande. Le 25 est marqué par une opération assez considérable qui se traduit pour nos alliés par un succès complet. Ils s'emparent des positions allemandes sur les deux rives de la Souchez, sur environ trois kilomètres de largeur et un kilomètre en profondeur. De plus, ils occupent le village de la Coulotte qui se trouve sur la route de Lens à Arras, à la hauteur d'Avion. Ils enlèvent à l'ennemi encore des prisonniers. D'ailleurs tous les jours ils prennent quelques Allemands, au cours de coups de main qu'il serait trop long de relater. Les Boches ont eu à plusieurs reprises des velléités de réaction. Ils ne peuvent jamais mener à bien leurs contre-attaques : on en signale plusieurs du 21 au 28, qui toutes ont échoué.

Coups de main et contre-attaques allemands sont encore repoussés le 27 ; il n'y a pas de fait saillant ce jour-là dans les communiqués, mais on sait par des dépêches particulières que, tout en résistant sur leurs premières lignes, nos ennemis évacuent celles de l'arrière : les contre-attaques auxquelles ils se livrent çà et là peuvent n'avoir d'autre but que de leur faire gagner le temps nécessaire pour cette opération. On apprenait le 27 que les villes de Menin et de Werwicq, en Flandre occidentale, et de Halluin, en France, venaient d'être évacuées et que leurs habitants avaient été dirigés sur l'intérieur. Par leurs succès de ces derniers jours les Anglais ont peu à peu étendu le champ de leurs opérations autour de Lens : ils dominent la ville par le nord, l'ouest et le sud-ouest ; il n'y a plus devant eux d'obstacles naturels ; leurs patrouilles opèrent jusque dans les faubourgs. La chute de la ville entre leurs mains n'est qu'une question d'heures. Et l'on a des raisons de croire que l'ennemi se prépare à l'abandonner.

Sur le front français, l'activité reste grande dans les secteurs de l'Aisne et de Champagne. Les Allemands y multiplient les attaques. Le 20, avait débuté une offensive qu'ils entreprenaient à l'est de Vauxaillon après un bombardement rigoureux. Dans la surprise du premier choc ils nous enlevaient certaines positions au sud du mont des Singes et vers la ferme Moisy. La lutte dure sans interruption sur ces positions les 21, 22, 23 : elle atteint un degré extraordinaire de violence et s'étend aux régions sud de Filain et nord de Braye-en-Laonnois. Il y a là des troupes fraîches, ou tout au moins reposées, que les Allemands ont retirées du front de Russie. Dès le 21 nos hommes reprennent tout ce qu'ils avaient perdu au mont des Singes, et presque tout à la ferme Moisy. En ce dernier endroit, l'ennemi occupe encore un saillant à 400 mètres au nord-est de la ferme. Nos troupes lui enlèvent le 24 la majeure partie.

C'est au sud de Filain, entre la Royère et Chevrigny, puis l'est de Chevrigny jusqu'à la ferme Froimont, que se propage la bataille, à partir du 22. Elle est menée là par des troupes spéciales avec un acharnement particulier, sur un front de plus de 2 kilomètres ; elle dure le 23 et se continue par des actions d'artillerie dont il est encore fait mention dans le communiqué du 25.

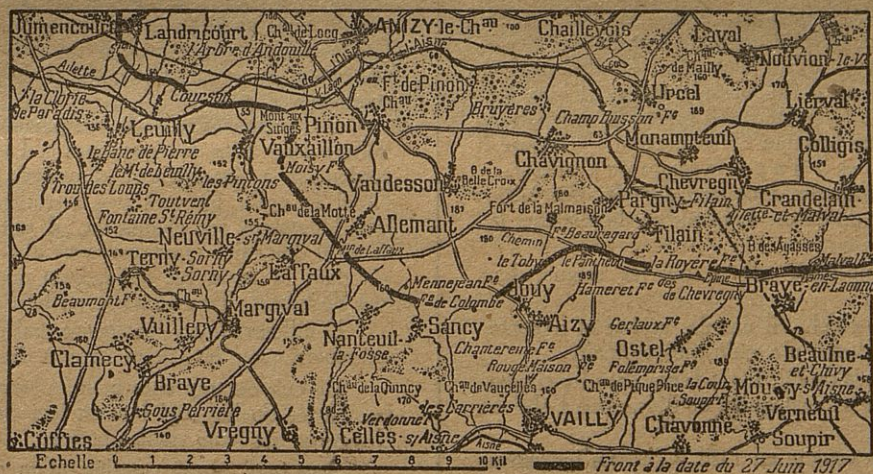
Il est remarquable que ces attaques, pas plus d'ailleurs que celles qui se sont produites en d'autres parties de ce front, bien que préparées avec soin et effectuées avec une incontestable énergie, n'ont absolument rien rapporté aux Allemands. Ils n'ont repris aucune position et, en leur qualité d'assaillants, ils ont subi des pertes très lourdes.

En Champagne, dans la journée du 21, nos troupes ont exécuté brillamment une opération qui leur a fait réaliser des progrès appréciables au nord-est du mont Cornillet. Attaqués le même jour par des Boches qui tentaient de reprendre les positions qu'ils avaient perdues le 18 entre le mont Blond et le mont Cornillet, nos grenadiers font tête aux assaillants, passent à l'offensive, et s'emparent, sur une profondeur de 300 mètres et un front de 600, des tranchées d'où l'attaque était partie. Autres attaques, le 22, contre nos positions du Téton ; le 23, au nord-est du mont Cornillet, toutes échouent. Ils en est de même pour celles qui se sont produites ces jours-là dans la Meuse et dans l'Argonne. Comme pour se dédommager de ces insuccès criants, les Allemands continuent à bombarder Reims : le 25 il y est tombé 1.200 obus.

Pendant que ces faits se passaient, une vive agitation se manifestait dans le secteur d'Hurtebise. Elle aboutit, le 25, à une attaque brillamment menée par nos troupes au nord-ouest de ce lieu, sur un éperon solidement organisé par l'ennemi. Toute la première ligne allemande tombe en notre pouvoir, avec 340 prisonniers, dont 10 officiers. De violentes réactions, appuyées par un bombardement intense, tentées sur les deux extrémités de la position enlevée, ne réussissent qu'à augmenter le nombre des pertes des Allemands. Parmi les positions enlevées à l'ennemi, il faut signaler la caverne du Dragon. C'est une excavation naturelle, large de plus de 100 mètres et profonde d'environ 300. Comme de juste, elle avait été aménagée en forteresse. Elle pouvait abriter une troupe nombreuse dont les mouvements étaient facilités par plusieurs sorties sur l'extérieur : toutes les fissures naturelles recelaient des mitrailleuses. L'ennemi y avait accumulé un matériel considérable : on signale 9 mitrailleuses en bon état, plus de 300 équipements, des fusils, des munitions, des projecteurs électriques et un poste de secours. C'était une véritable base pour les opérations dans la région, et sa conquête fait le plus grand honneur aux fantassins, surtout vosgiens, nivernais et mâconnais de la division Gaucher.

Cette fameuse caverne du Dragon se trouve au saillant nord-ouest de l'éperon d'Hurtebise, non loin du Monument dont parlent souvent les communiqués et qui fut élevé à la gloire des vainqueurs de 1814. Il n'y avait pas à prendre que l'excavation : celle-ci était défendue par tout un ensemble de tranchées, reliées entre elles par des galeries qui s'étendaient jusque sous le plateau. C'était là un des « petits Gibaltars » que les Boches ont construits sur notre front chaque fois que la disposition du terrain le leur permettait et qui, dans leur pensée, devaient rendre leurs lignes invulnérables.

L'Amérique pousse activement ses préparatifs de guerre et, en attendant qu'ils soient achevés, ses vaisseaux nous apportent les approvisionnements qui nous sont nécessaires. L'armée américaine, qui ne comptait en avril, combattants et services compris, que 327.000 hommes, compte aujourd'hui 712.000 hommes incorporés.



NOTRE AVANCE AU SAILLANT DE LAFFAUX

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL MAISTRE

Né le 20 juin 1858 à Joinville (Haute-Marne), entré à Saint-Cyr le 30 octobre 1877, le général Maistre en sortit major de promotion ; ses succès à l'Ecole supérieure de guerre furent aussi brillants.

Capitaine en 1887, colonel en 1909, il fut promu général de brigade en 1912 et fit partie du comité d'état-major.

Un mois après le début des hostilités, il était nommé général de division à titre temporaire et placé à la tête du 21^e corps d'armée. Le 27 septembre 1914, il était nommé divisionnaire à titre définitif et maintenu dans son commandement.

Les hautes qualités qu'il déploya lui valurent la croix de commandeur le 10 avril 1915 et la citation suivante à l'ordre de l'armée au mois de juillet 1915 :

« Le 21^e corps ainsi que les 48^e et 58^e divisions placés sous les ordres du général Maistre ont fait preuve, au cours d'attaques renouvelées pendant plusieurs semaines consécutives et sous un bombardement intense et continu de jour et de nuit de l'artillerie ennemie, d'une ténacité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. »

Le général Maistre a été récemment placé à la tête de la 6^e armée.

LES ARTISANS AU FRONT

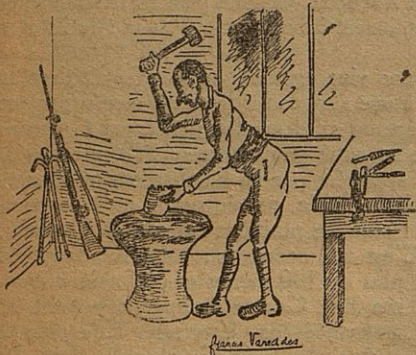
J'ai déjà rendu ici-même un juste hommage aux « spécialistes », poilus qu'on méconnaîtrait volontiers, sous prétexte qu'ils ne sont pas des combattants. Or, s'ils ne tirent pas des coups de fusil, s'ils ne chargent pas à la baïonnette et s'ils ne lancent pas de grenades, ils n'en ont pas moins de mérite, car ils sont des plus exposés et supportent les bombardements autant que les autres, et parfois davantage.

Les hommes dont je veux parler aujourd'hui — les artisans du front — sont soumis aux mêmes dangers, aux mêmes misères. Leur affectation spéciale ne les conduit pas, comme les spécialistes, en première ligne et au delà. Mais, pour être à un ou deux kilomètres à l'arrière, ils n'en sont pas pour cela abrités, et les préparations ou les représailles de l'artillerie ennemie les atteignent fréquemment. Souvent, ils reçoivent des coups qui ne leur sont pas destinés, par exemple au passage du ravitaillement ou lorsque le secret de nos relèves a été surpris.

Autre chose est d'exercer un de ces métiers dans de paisibles campagnes ou des villes confortables, autre chose est de l'exercer sous les marmites, au milieu des ruines. Il faut alors déployer, en outre d'une patience, d'une résignation et d'un courage remarquables, un esprit pratique et une ingéniosité à quoi la vie civile n'a jamais habitué personne.

Je vais esquisser quatre silhouettes familières aux poilus : celles de l'armurier, du tailleur, du cordonnier et du coiffeur. Il y en a d'autres, et chaque jour en voit apparaître de nouvelles, à mesure que, la guerre se prolongeant, il devient plus nécessaire à l'armée d'obtenir immédiatement ce dont elle a besoin.

Mais je ne veux noter ici que les plus connues, et j'espère que mes frères d'armes les retrouveront telles que nous les avons vues ensemble (« là-bas »).



L'armurier ne manque pas de culots... d'obus.

son apprentissage. Mais une corvée — quatre hommes et un caporal — dépose à sa porte un tas enchevêtré de lebel à revoir, et il n'a pas le temps de s'amuser.

Patiemment, il démonte, vérifie, lime, ajuste, remplace des vis, des pièces usées. Dans la tranchée, les fusils en voient de dures. L'humidité, la chaleur, les chocs les maltraitent.

L'armurier est le médecin diligent, appliqué, expert, qui les soigne, leur rend la santé... et la précision.

Quand tout va bien, quand plus rien ne cloche, il nettoie, graisse et remonte. Voilà une arme toute neuve, dirait-on. Le Boche n'a qu'à bien se tenir.

Parfois, c'est une mitrailleuse qui a besoin de lui. Il y a bien, dans les compagnies de mitrailleuses, des armuriers, mais ils ne sont guère outillés, dans l'abri où ils vivent à côté des servants et des tireurs.

Une mitrailleuse, cela ne se confie pas comme un fusil. C'est un instrument important et délicat. Pendant toute la durée de l'opération, les hommes qui en ont la charge ne la quittent pas des yeux. Assis à distance de l'établi, ils regardent et se taisent. Et pour peu qu'un mercanti montre son nez rapace et malhonnête, ils offriront à l'armurier, pour augmenter son courage, un « kilo » de pinard.

Pour le poilu, l'armurier est influent et respectable. Il y a toujours une douzaine de flingots dans son atelier. Et, au repos, quand aura lieu une revue d'astiquage, peut-être consentira-t-il à prêter au copain généreux — pinard et tabac fin — un lebel impeccable et reluisant.

Et puis, seul, l'armurier peut finir certains encriers faits avec des culots d'obus, mettre la dernière main à certaines bagues de cuivre et d'aluminium, compléter de pommes et de douilles métalliques certaines cannes artistiquement tournées.

Pour les officiers, même, il fait des œuvres d'art avec ce qui fut un 88, un 105 ou la fusée d'un 210 : des vases, des coupe-papier, des cadres. Il reconstitue des obus, qui sortent de ses mains nets et brillants comme s'ils étaient neufs.

Emplis de chocolats fourrés, ils raviront madame la colonelle.

L'armurier est précieux !

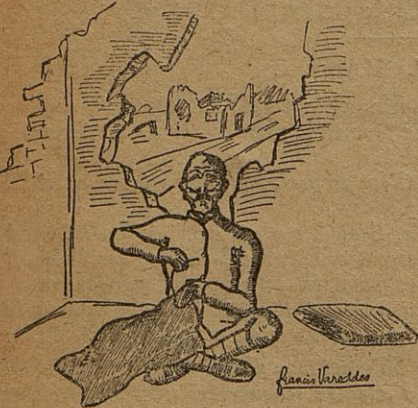
Le tailleur. — Assis à la turque dans un magasin improvisé, il ne fait en principe que les réparations.

Avec une mélancolie persévérante, il rafistole les pantalons, les vestes et les capotes déchirés — en principe !

Mais, comme il est beaucoup plus simple de changer au ravitaillement le vêtement détérioré, sa besogne est généralement tout autre.

Au vrai, il fait du neuf.

Non pas qu'il emploie les draps en pièces que les tailleurs des villes éta-



— Je réussissais si bien les jaquettes, dans le civil !

lent glorieusement à leur vitrine. Ce drap-là est réservé à l'intendance ; il ne quitte pas la zone de l'intérieur, et si, par hasard, il lui arrive d'en couper et d'en coudre, c'est qu'un capitaine ou un lieutenant, sûr de son talent et d'esprit économe, l'aura rapporté de permission pour le lui confier — ayant besoin d'une nouvelle tunique.

Non. Le drap en pièce, c'est exceptionnel, c'est un extra, qui le réjouit intimentement, mais, hélas ! avec une telle rareté !

D'habitude, un poilu lui donne une veste qu'il vient de toucher et lui dit :

— Fais-moi une vareuse chic avec ça.

Ce n'est pas très facile. Avec de l'habileté, il y arrive. Mais pour obtenir une vareuse parfaite, dont le col et les parements soient pareils au reste du vêtement, il est préférable infiniment de se procurer une capote. Il y a plus de matière.

Ou bien il reçoit une culotte large et flottante, serrée au bas par un lacet grossier, et s'entend recommander :

— Vieux, je voudrais un falzar épatant, genre Saumur, étroit au genou, bouffant aux cuisses, avec des boutons.

Le tailleur fournit les boutons. C'est trente sous de supplément.

La retouche des vêtements est bien défendue par les autorités militaires ! Mais tout le monde ferme les yeux. Il faut bien vivre.

Les vieux effets, ceux qu'on ne veut plus mettre, qu'ils soient trop sales ou trop fatigués, ont des destinations spéciales.

Le tailleur en fait des bonnets de police. C'est d'ailleurs, ce à quoi il emploie la plus grande partie de sa journée. Il en fait aussi des blagues à tabac, des porte-monnaie, des portefeuilles, des guêtres, des bandes molletières.

Quand le régiment est en ligne, il a un tarif établi, d'un bon marché stupéfiant, et ne variatur.

Au repos, il se laisse souvent payer en nature, pour les petites choses — un litre, un café-gnôle. Jadis, c'était un peu dangereux, quand le vin était d'un prix modique. On abusait de cette monnaie-là.

Maintenant, il lui arrive d'avoir soif...

Le cordonnier. — Comme l'armurier et comme le tailleur, le cordonnier est une « huile » parmi les poilus.

Son utilité est flagrante. On ne saurait s'en passer. Un soldat qui n'a pas de bons godillots est malheureux. Et, le cuir se faisant rare, il est difficile actuellement de toucher des chaussures neuves.

Le commandant de la compagnie délivre des « bons de réparations ». Le cordonnier a énormément d'ouvrage. Et si le poilu ne veut pas attendre trop longtemps ses chaussures, il sait ce qu'il doit faire : quelques sous glissés dans la main lui obtiendront un tour de faveur. Tout se paie, ici bas.

D'ailleurs, le cordonnier est mal partagé. Il n'a pas la ressource, pour gagner son pinard quotidien, de se livrer à des besognes de fantaisie.

Le cuir est trop cher pour se laisser travailler comme les métaux ou les étoffes. Et les Boches, qui lancent leur ferraille dans nos lignes, n'y lancent malheureusement pas leurs vieilles boîtes.

Sans quoi, soyez certains qu'on 'en ferait des encriers et des bagues en cuir comme on en fait en aluminium ou en cuivre.

Il y a bien les « as de carreau » à rafistoler. Mais c'est maigre.

Je n'ai vu qu'un seul cordonnier, au front, se faire de bonnes semaines : il avait la spécialité de transformer les godasses généralement trop grandes que touchaient les hommes, et de réduire leur pointure. D'un 44 mastoc, il faisait un 39 presque élégant.

Les soldats à petits pieds, qui ne sont pas si rares que semble malheureusement le croire l'intendance, cherchaient longtemps leur pointure, sans la trouver. En désespoir de cause, ils allaient trouver mon cordonnier ; l'affaire était vite réglée. C'était un peu cher, mais parfait.

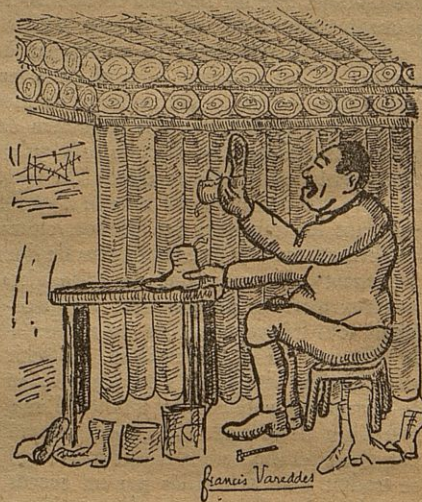
Le coiffeur. — Longtemps avant la guerre, il était déjà célèbre. On l'a connu, blagueur et flemmard, dans toutes les casernes. Et dans les zouaves, il est devenu légendaire : c'est le fameux « Dache ».

Aujourd'hui, il opère dans la tranchée. Lorsque le régiment va au repos, il en profite pour couper tous les cheveux.

Mais, en ligne, il lui reste encore de l'ouvrage. Il rase ceux qui vont partir en permission et, si leur crâne est un peu regarni depuis la dernière tonte, il s'applique et leur fait une coupe élégante : la raie au milieu ou sur le côté : « à la Bressant », qui s'appelle maintenant « à la Joffre », ou « à l'aviateur ».

Après le dernier coup de rasoir ou de ciseaux, il jette un regard d'artiste sur son œuvre, et demande :

— Tu me diras si ta femme t'a trouvé bien ?...



— Voilà une godasse qui exige une réparation. Je vais lui envoyer mes témoins.

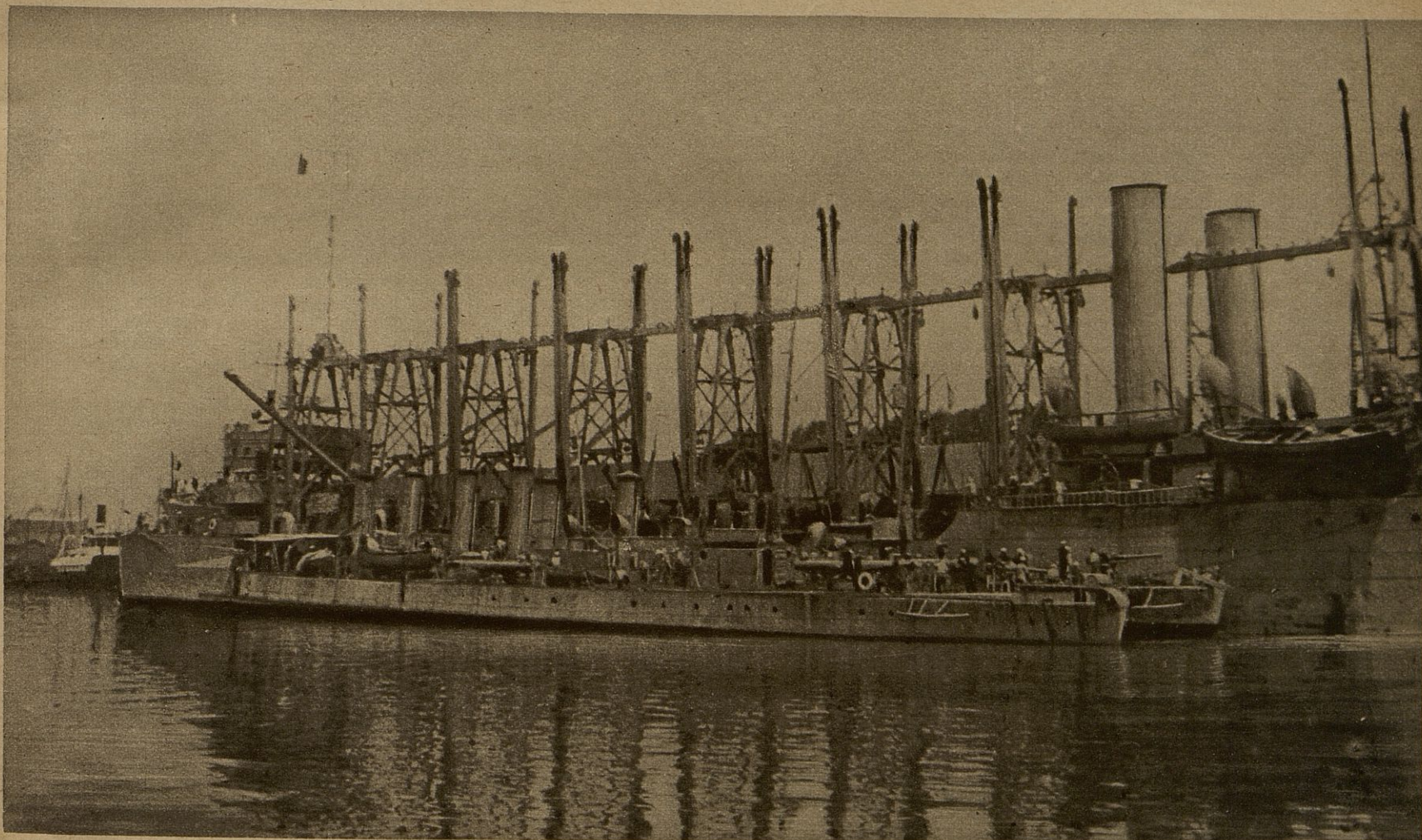


— Elle tombe bien, c'est marmite !... Tes cheveux se hérissent, je pourrai mieux les couper !...

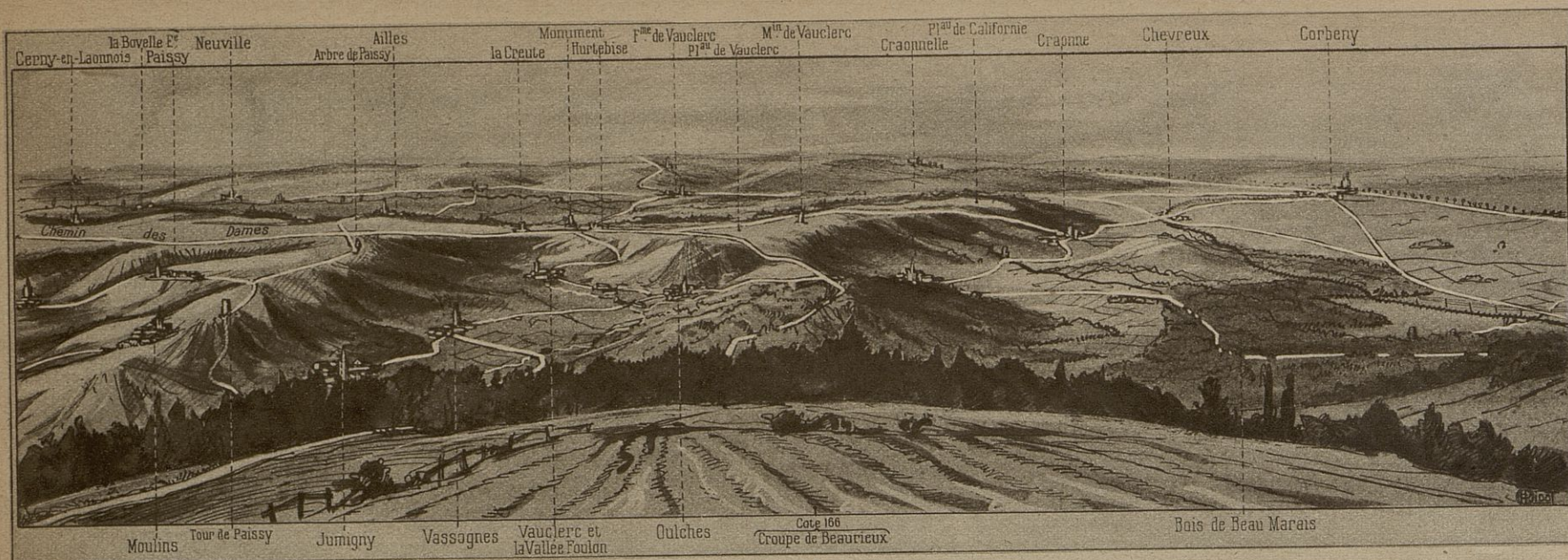
NAVIRES AMÉRICAINS SUR NOS CÔTES



Les Américains furent parmi les premiers à adopter les cinq-mâts ; ces bateaux sont plus aisément manœuvrables que les trois-mâts et réalisent des vitesses supérieures, tout en serrant le vent de plus près. Ces clippers viennent en Angleterre et en France ; mais s'ils bravent les sous-marins, ils ne leur échappent pas toujours, témoin celui-ci qui a été coulé au large de l'île de Batz.



Voici un cargo qui nous a récemment apporté du blé d'Amérique. Sa construction ne répond en rien aux traditions dont on est prisonnier chez nous. C'est un ravitailleur américain de 13.000 tonnes, le « Neptunia ». Ses seize mâts de charge lui permettent de ravitailler à la fois par chaque bord plusieurs navires accostés contre lui, aussi bien à la mer que dans le port. Il est dépourvu de mâture, que rendent inutile ses puissantes machines. Le long du cargo sont deux contre-torpilleurs qui l'ont convoyé.



LES DEUX BATAILLES DE CRAONNE

1814 - 1917

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Brevet d'état-major.

A un siècle de distance nous voyons se livrer, sur les mêmes emplacements, une grande bataille entre les Français défendant le sol sacré de la patrie et l'ennemi envahisseur qui a pénétré sur notre territoire.

Le 7 mars 1814, Napoléon livre à l'armée de Silésie, commandée par le feld-maréchal Blücher, la bataille de Craonne. Les 16 et 17 avril 1917, nos troupes donnent l'assaut aux tranchées allemandes qui, de la route Soissons à Laon, s'étendent vers l'est sur toute la crête du plateau de Craonne.

A vrai dire, les deux batailles ne se ressemblent pas. La disposition des fronts n'est pas la même ; les effectifs mis en présence sont très différents ; l'action et le rôle des armes, infanterie, artillerie, cavalerie, ne sont surtout pas comparables. On ne saurait donc tirer du rapprochement de ces deux grands événements des conclusions utiles pour le combat moderne, qui s'est si complètement modifié. Il semble, cependant, qu'en passant en revue les diverses phases des deux batailles, qu'en analysant certains faits, qu'en consultant enfin les tableaux des effectifs et des pertes subies, on puisse tirer certaines conclusions. Elles permettront tout au moins d'affirmer des choses qui à l'heure actuelle ont besoin d'être comprises et qu'on ne saurait trop répéter :

1° L'attaque du plateau de Craonne s'imposait en avril 1917, comme en mars 1814.

2° Cette attaque était forcément d'une très grande difficulté pour l'assaillant.

3° Proportionnellement aux effectifs engagés, les pertes ont été moindres que celles subies jadis sur l'arête rocheuse d'Hurtebise.

Ne serait-ce que pour calmer l'émotion qui s'est manifestée dans le grand public aux dernières nouvelles, après les combats des 16 et 17 avril, pour remettre en place les choses, pour retremper les énergies et fortifier les cœurs, l'étude sommaire et la comparaison des deux batailles de Craonne paraissent être des plus intéressantes et des plus réconfortantes.

LA BATAILLE DE 1814

La France est envahie ; tandis qu'une armée, dite armée de Silésie, commandée par le feld-maréchal Blücher, s'avance sur Paris par la vallée de la Marne, d'autres armées se dirigent sur la capitale par les vallées de la Seine et de l'Aube.

Napoléon, au centre des opérations, lutte avec sa poignée de soldats contre les deux flots envahisseurs, attaquant tantôt l'une des armées, tantôt l'autre.

Nous sommes au printemps 1814. L'armée de Blücher se dirige sur Paris, profitant d'un instant d'accalmie que lui a laissé Napoléon ; mais poussée par son trop bouillant général, cette armée se trouve, au commencement de mars, être aventurée entre la Marne et l'Ourcq. L'empereur a saisi le moment ; il se retourne vers elle et marche à sa rencontre. Blücher apprend que la ligne de l'Ourcq est tenue solidement par l'armée des maréchaux (Mortier et Marmont) et l'arrivée de Napoléon sur la Marne l'effraye. En vain il attaque sur l'Ourcq pour s'ouvrir la route de la capitale : il ne peut forcer la ligne de défense ; mais l'empereur a franchi la Marne et s'avance ; le feld-maréchal prussien est obligé de battre en retraite et il n'a qu'une seule route de libre : la route du nord vers l'Aisne. Or, Soissons tient le point de passage de la rivière, et Soissons est en notre possession ; l'armée de Silésie se trouve donc acculée à l'Aisne, ayant en face d'elle les armées de Napoléon et des maréchaux qui, réunies, s'avancent pour encercler les troupes de Blücher. Hélas ! Soissons capitule et le feld-maréchal peut faire défilé ses régiments

sur le pont de pierre et franchir l'Aisne. Mais l'empereur le poursuit sur l'Aisne et, s'avancant vers Berry-au-Bac, songe à tourner la gauche de l'ennemi et à lui couper sa ligne de retraite sur Laon.

Le 4 mars les colonnes françaises ont franchi la rivière à Berry-au-Bac. Napoléon, instruit de la situation aventureuse de Blücher, se décide à se rabattre vers l'ouest, tout en gardant la route de Laon. Il marche sur Craonne, prend pied sur l'étroite arête du plateau de Californie et s'avance face à l'ouest, en débordant au nord et au sud le plateau. Il vient se heurter au défilé d'Hurtebise, où l'ennemi a placé ses avant-postes. C'est la bataille de Craonne qui va se livrer. L'armée ennemie est déployée face à l'est, sur le plateau de Vauclerc, sa gauche vers Ailles, sa droite vers Vassogne ; elle occupe tout le plateau, qui a à cet endroit 2.800 mètres environ. Sacken commande en chef. Worontsoff a disposé son infanterie sur trois lignes. Une grande batterie de 36 pièces de canon couvre le front ; aux ailes, d'autres batteries ; la cavalerie vers les Creutes, sur le flanc droit, et en réserve derrière les lignes de bataille. (Blücher est parti vers le nord diriger un mouvement tournant sur Festieux). Il s'agit pour l'armée française de franchir d'abord l'étroit défilé d'Hurtebise, avant de pouvoir aborder les lignes ennemies. Le 6 mars, Ney essaye d'enlever la position ; il l'attaque par le nord en dirigeant la division Meunier de l'abbaye de Vauclerc sur la ferme d'Hurtebise. Prise et reprise, la ferme est évacuée par nous le soir.

Le 7 au matin, Napoléon attaque l'armée ennemie de front par le défilé d'Hurtebise, qu'on a pu enfin occuper, et sur ses deux flancs. Au nord, Ney a marché sur Ailles et débouche péniblement sur le plateau. Au sud, la cavalerie de Colbert et d'Exelmans a pu passer par le trou d'Enfer, gravir les pentes de la vallée Foulon et débouche aux Creutes.

Mais l'étroit défilé d'Hurtebise, toujours battu par l'artillerie ennemie placée en arrière sur le plateau, ne peut être encore utilisé par nos troupes, et c'est le seul passage pour l'artillerie, qui ne peut déboucher sur le champ de bataille. Enfin, vers 11 heures, Ney, qui a fait des progrès au nord, entame la gauche ennemie. La division Charpentier profite de cet instant, s'avance au delà du défilé et dégage l'arête étroite du plateau ; dès lors les 72 pièces d'artillerie de la garde et de la réserve peuvent franchir l'isthme et se déployer sur le plateau de Vauclerc ; il est midi, la bataille bat son plein et toutes les troupes sont en action. La première ligne ennemie fléchit ; Sacken comprend qu'il ne pourra tenir le plateau jusqu'au soir ; il a du reste reçu, à une heure et demie, l'ordre de Blücher de battre en retraite.

RÉSUMÉ : La bataille de Craonne en 1814 s'est livrée sur un front perpendiculaire à la direction générale du plateau.

L'ennemi occupait l'espace où le plateau est le plus élargi (3.000-3.500 mètres) c'est-à-dire d'Ailles à Paissy.

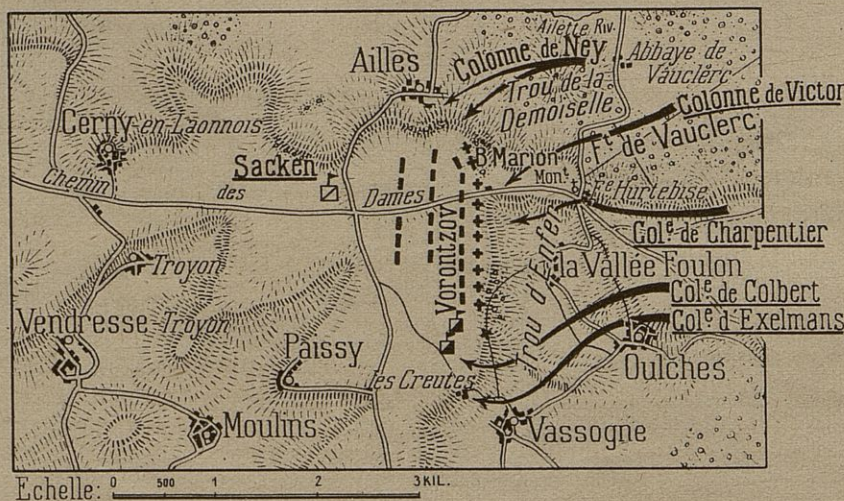
Les lignes de bataille sont disposées face à l'est et à cheval sur la route du chemin des Dames.

Les deux flancs ennemis sont appuyés aux deux rebords du plateau. Au nord, au trou de la Demoiselle ; au sud, au trou d'Enfer.

Les troupes de l'ennemi ont été disposées selon les règles de la tactique de l'époque. Trois lignes d'infanterie placées à 300-400 mètres de distance ; la première formée par 14 bataillons, la deuxième par 7, la troisième par 9.

Une grande batterie d'artillerie couvre son front (36 pièces dont 12 de gros calibre) ; aux ailes, des batteries d'artillerie battent les pentes des ravins.

La cavalerie est placée sur le flanc droit, vers les Creutes et



POSITION DES TROUPES PENDANT LA BATAILLE DE 1814

le reste en réserve, en arrière, à centre, sur le chemin des Dames.

L'avant-ligne est constituée par le défilé d'Hurtebise, qui sera défendu avec acharnement. Le sort de la bataille ne se dessinera que lorsque Napoléon, ayant fait franchir le défilé à ses troupes, déploiera devant le front de l'ennemi une puissante ligne de 72 pièces d'artillerie qui brisera le front (attaque du centre) en même temps qu'aux ailes les colonnes de Ney et de Colbert prononceront leur mouvement (attaque de flanc). Il y a eu donc manœuvre sur le terrain ; c'est, du reste, la guerre et le combat de mouvement, comme dans toutes les batailles de cette époque.

Les effectifs engagés en présence sont d'environ 70.000 ennemis, 50.000 Français ; en réalité, sur le terrain même de la bataille, seulement apparaissent 22.000 ennemis et 20.000 Français. Les pertes subies ont été de 5.000 Russes-Prussiens et 5.400 Français.

LA BATAILLE DE 1917

Depuis août 1914, la France a été envahie ; les lignes allemandes se déploient de la mer du Nord aux Vosges. Durant les années 1914, 1915, 1916, les armées alliées (Grande-Bretagne et France) ont essayé sur le front occidental de percer les lignes de l'ennemi ; elles n'y ont pas réussi. Mais en 1917, l'armée britannique a atteint un chiffre de plus de deux millions de combattants ; son matériel est immense ; d'autre part, l'armée française, regroupée et admirablement outillée et approvisionnée, se sent en mesure de reprendre l'effort commun.

L'armée allemande, battue en brèche sur tout son front occidental, a l'impression nette de perdre chaque jour l'ascendant acquis dès le début des opérations. Ses effectifs diminuent, du reste, rapidement. De l'offensive préconisée jadis elle doit passer à la défensive, et encore doit-elle raccourcir l'étendue de ses lignes. Le grand saillant prononcé sur le front occidental doit être réduit ; le généralissime allemand a décidé de le transformer en une ligne presque droite, s'étendant de Lens à Berry-au-Bac.

Cependant il est nécessaire à l'ennemi de conserver en arrière certaines places qui sont pour lui des centres de résistance, de concentration, d'approvisionnement de toutes sortes.

Vers le sud, la grande place de Laon joue ce rôle, et en face d'elle, la couvrant contre les attaques françaises, les lignes allemandes établies sur le chemin des Dames, de la route de Soissons à Craonne, se développent pour former une barrière puissante contre les attaques.

Nous sommes au printemps 1917. La retraite allemande s'est faite avec ordre sur les positions préparées d'avance par l'ennemi. Il tient tête et fait front sur sa nouvelle ligne de défense (ligne Hindenburg). Au sud, cette ligne est formée par un saillant (saillant de Laffaux), qui s'avance sur la route de Soissons-Laon.

Les attaques françaises envisagent la possibilité de prendre à revers la ligne Hindenburg, vers le sud, et, en la tournant par son aile, de menacer la place de Laon, grand centre d'approvisionnement de l'ennemi.

L'attaque va avoir lieu les 16 et 17 avril 1917 sur tout le front sud de la ligne Hindenburg, c'est-à-dire du moulin de Laffaux à Craonne, soit sur un front de 37 kilomètres environ.

La longue arête rocheuse formant le plateau qui s'étend au nord de l'Aisne est tenue par les Allemands, qui y ont installé leurs lignes de défense formées de retranchements, tranchées, caponnières, abris de toutes sortes.

Nous sommes aux abords mêmes de la position. En suivant l'ennemi dans sa retraite, en mars, nous avons gagné les premiers contreforts du plateau. Nous tenons la route de Soissons en face de Laffaux ; nous sommes au sud de l'Ange-Gardien, au pied du fort ruiné de la Malmaison, sur l'épine de Chevrégnay.

C'est donc le chemin des Dames, qui court sur la crête du plateau, qui délimite les positions des deux adversaires.

Plus à l'est, vers le plateau dit de Craonne, nous n'avons encore pu aborder l'arête même du plateau, et l'ennemi, qui en dispose, a sur nos lignes des vues très avantageuses et tient une formidable arête de défense.

La bataille de Craonne qui va se livrer les 16 et 17 avril se développera sur tout ce front sud ; par suite, dans chaque secteur elle aura son action locale, car ce n'est plus une bataille de mouvement qui va se livrer, mais une attaque de front où l'on cherchera à briser une résistance et à se glisser dans la fissure produite, pour faire tomber la ligne entière.

L'attaque du moulin de Laffaux, de la ferme de l'Ange-Gardien, de l'épine de Chevrégnay sont toutes des actions locales ayant pour but le forçement de la ligne générale. Vers l'est, c'est la bataille de Craonne dans le secteur entre Cerny et Craonne même.

L'attaque se fait directement les 16 et 17 avril ; les troupes françaises s'élèvent dans les ravins de Vendresse, de la vallée Foulon et de Craonnelle ; on aborde la crête du plateau et les points déjà célèbres de la ferme Hurtebise et de l'arête de Californie.

Après bien des efforts, nous prenons pied sur le plateau ; on emporte les deux villages de Craonnelle et de Craonne ; on est aux abords mêmes de Chevreux ; enfin on dépasse le plateau étroit coté 200 et les lignes françaises viennent s'établir sur la crête de l'autre versant dominant la vallée de l'Ailette. La ferme de la Creute, celle d'Hurtebise, le moulin ruiné de Vauclerc sont occupés. La pointe extrême vers l'est du plateau de Craonne est également en notre possession. C'est le seul résultat qu'on ait pu obtenir après un effort grandiose produit devant des lignes ennemies formidablement défendues.

RÉSUMÉ : La bataille de Craonne en 1917 s'est livrée sur tout le front du plateau qui porte ce nom, depuis la route de Soissons à Laon jusqu'à la pointe est dominant la ville de Craonne.

L'ennemi occupait toute la ligne marquée par la crête sud du plateau et tenait, par conséquent, le chemin des Dames courant sur la hauteur. Les lignes de défense sont formées comme on l'a déjà décrit à propos de la ligne Hindenburg,

c'est-à-dire par une suite de lignes de tranchées, de boyaux et de retranchements qui s'enchevêtrent et couronnent toute la crête du plateau.

L'attaque française a essayé surtout aux deux ailes, vers Laffaux et vers Craonne, de prendre en flanc la ligne allemande : on a pu gagner le plateau de Californie dominant Craonne, mais vers l'ouest, au saillant de Laffaux, le résultat n'a pas été atteint. D'une façon générale, cependant, on s'est avancé, l'on a pris possession en maints endroits de la crête nord du plateau lui-même et nos lignes actuelles dominent la vallée de l'Ailette.

Les troupes en présence ont été des deux côtés à peu près égales comme effectifs. On peut évaluer à une armée composée de plusieurs corps et divisions indépendantes, renforcée de troupes spéciales, les troupes engagées. Directement, c'est 6 à 7 divisions de front que l'ennemi a mises en première ligne. L'artillerie a atteint une proportion colossale dans l'action. On estime à plus de mille pièces de chaque côté le nombre des canons qui ont ouvert le feu. La cavalerie n'a pas donné, ce qui était forcé, en tant qu'arme à cheval ; en revanche, on a eu des exemples splendides de régiments de cavalerie à pied donnant l'assaut aux tranchées allemandes et s'en emparant.

Conclusions et enseignements à tirer du rapprochement des deux batailles de Craonne.

Les deux batailles de Craonne ont été livrées au printemps des années 1814 et 1917. C'est l'époque des efforts et des luttes des armées qui, généralement, à ce moment du retour vers la belle saison, essayent par la manifestation de leur activité de prouver qu'elles sont encore puissantes et à redouter.

Le plateau de Craonne a été le lieu commun des attaques à un siècle d'intervalle ; c'est qu'il offre une position de très grosse résistance pour l'ennemi qui a envahi le nord de la France et forme une formidable barrière pour protéger ses lignes vers l'intérieur de ses communications. La place de Laon a joué dans les deux batailles le même rôle. Du côté ennemi, c'est la place de résistance à conserver ; du côté français c'est la position à atteindre pour tourner les lignes de communication.

En 1814, les effectifs des belligérants et la situation au printemps permettaient une guerre de mouvement ; c'est pourquoi le plateau de Craonne, au lieu d'être abordé sur son front sud et dans la direction générale sud-nord, a été

attaqué suivant l'axe est-ouest. Les armées opposées ont pu évoluer facilement, chacune a pris ses dispositions les meilleures pour la défense et l'attaque. L'ennemi a déployé ses lignes sur le plateau même, à un endroit où il s'élargit, se plaçant en face d'un débouché difficile, celui d'Hurtebise, que devaient franchir pour l'attaque les troupes assaillantes.

En 1917, la situation initiale étant profondément différente de celle de 1814, l'ennemi se servira de toute la longue arête du plateau comme d'une barrière pour s'opposer à l'attaque, qui sera alors obligée de se produire de front, dans la direction sud-nord ; comme en 1814, cette barrière fera obstacle à la marche de l'armée assaillante et protégera le grand centre de Laon.

Si en 1814 les effectifs des combattants sont peu nombreux, ce sont ceux avec lesquels on livrait alors « une bataille » qui avait sa solution dans « une journée » et d'où dépendait généralement « le sort du pays » ; bien

différents seront ceux qui en 1917 vont être mis en présence. Les nations ont mobilisé des millions d'hommes et la bataille se livre des bords de la mer du Nord aux Vosges. C'est pourquoi les combats des 16 et 17 avril ne pouvaient avoir de solution immédiate.

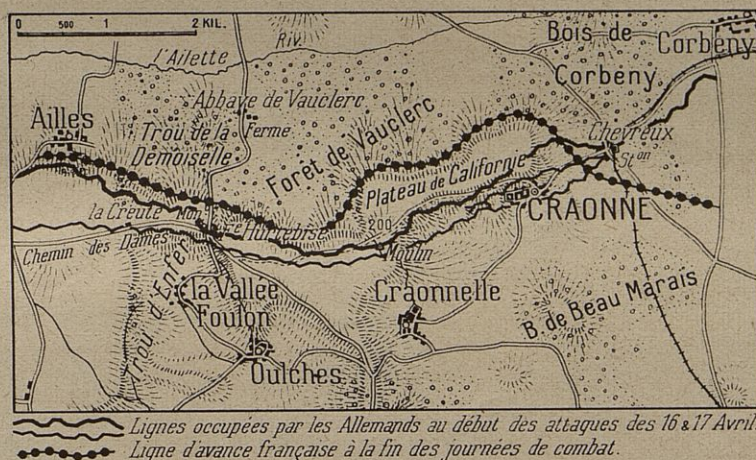
Si en 1814 on voit 20.000 combattants, soit environ la valeur de deux divisions actuelles, s'aligner sur le champ de bataille, en 1917 c'est une armée entière, formée de plusieurs corps, de divisions, de fractions indépendantes, qui donne à l'assaut aux lignes ennemies. En première ligne seront engagées près de 7 à 8 divisions, soit la valeur de 80.000 soldats.

Enfin, et c'est une constatation des plus importantes à faire et qui modifie profondément l'aspect de la bataille moderne, l'action de l'artillerie a pris une telle ampleur, qu'à elle seule elle produira l'événement. Comment mettre en parallèle les « grandes batteries » de 36 pièces de canon de Worontsoff, même celle de la garde impériale de 70 pièces, dont 12 de gros calibre, avec les innombrables batteries allemandes et françaises qui furent engagées dans les journées des 16 et 17 avril ? On peut les évaluer approximativement à plus de 800 pièces de campagne, 130 pièces d'artillerie lourde, 240 pièces de tranchées, 2.000 mitrailleuses d'infanterie, 30 pièces d'assaut, qui, de chaque côté, furent engagées, sans compter l'artillerie des avions qui donnèrent dans ces journées de combat un précieux appoint. Aussi ne faut-il pas s'étonner des pertes subies par les armées en présence ; elles furent même moins sévères que celles des armées de Blücher et de Napoléon.

L'histoire nous donne les chiffres exacts des pertes en 1814 des armées en présence sur le plateau de Craonne. On lit : troupes du feld-maréchal Blücher : engagées 22.500 ; pertes subies 5.000. — Armée de Napoléon : troupes engagées 20.000 ; pertes subies 5.400. C'est donc le quart des effectifs environ qui est resté sur le terrain dans la sanglante bataille de Craonne. En 1917, les pertes subies par les Allemands ont été calculées très approximativement et évaluées à 17.000 environ. Si l'on estime à 87.000 le nombre des troupes engagées on voit que l'on arrive à une proportion moindre ; plus d'un cinquième.

Quant à nos pertes, on peut affirmer qu'on est très loin des chiffres fantaisistes qu'on avait répandus si légèrement à la suite des combats des 16 et 17 avril. Les batailles actuelles sont moins sanglantes que celles d'autrefois et, malgré les engins perfectionnés dont se servent les armées modernes, les pertes subies sont inférieures à celles de jadis. Surtout — et c'est là un fait sur lequel on ne saurait trop insister — les récupérations sont nombreuses et rapides à la suite des combats : les blessures actuelles sont bien moins dangereuses que celles produites par les armes anciennes et les soins donnés aux blessés sont infiniment plus efficaces.

Dans les moments tragiques que vit actuellement la nation, on ne saurait trop repousser toutes paroles imprudentes, qui pourraient diminuer la confiance et l'espoir sublimes qui doivent animer tous les cœurs.



TERRAIN DE LA BATAILLE DE 1917



Les pauvres vieux sont revenus au foyer dévasté. Ils avaient fui devant la horde barbare ; mais aussitôt que leur petit village de Passel, près de Noyon, a été délivré de l'envahisseur, ils se sont hâtés vers l'humble demeure où s'était écoulée leur vie laborieuse. Dans quel triste état l'ont-ils trouvée ! Les murs crevés par les obus, les cloisons et les meubles brisés ! Et cependant ils s'estiment heureux car, plus loin, les Allemands n'ont pas laissé pierre sur pierre. Assis devant la cheminée, la femme a repris l'aiguille, l'homme, trop vieux pour aller se venger, songe à relever les ruines de sa maison, à reprendre les travaux des champs. Et bientôt il ne restera qu'un souvenir de l'horrible cauchemar ; le paysan de France aura montré une fois de plus son indomptable ténacité et son amour du sol natal.

LES COMBATS SUR LE CHEMIN DES DAMES



Sur le chemin des Dames, les Allemands ont essayé de nous surprendre par une contre-attaque dans cette tranchée de première ligne, mais ils ont été repoussés et un groupe de nos grenadiers, que l'on voit à l'horizon, achève leur déroute en les couvrant de projectiles. Dans la tranchée, nos hommes se préparent à mettre en état de défense la position dont ils ont la garde. Cela consistera à tendre au devant un réseau accordéon, dont on voit un élément sur le talus, et qui se pose instantanément.



L'horizontalité du long plateau sur lequel le chemin des Dames est tracé contraste avec la nature accidentée de la région. C'est une sorte de table, qui constitue une excellente position et que nous occupons. Mais, coupé de tranchées, hérissé de batteries, bombardé sans répit, le plateau est en butte aux assauts incessants de l'ennemi. De cette tranchée récemment conquise, nos poilus repoussent à coups de fusil une contre-attaque. Accueillis par une grêle de balles, les Boches fléchissent et vont tourner casaque.

ÉMOUVANTE CÉRÉMONIE EN LORRAINE



Récemment eut lieu en Meurthe-et-Moselle la remise de diplômes à des familles de soldats morts pour la Patrie. M. Mirman, le courageux préfet, présidait la cérémonie : c'est lui que l'on voit, en uniforme, prononçant un discours ; à sa gauche, le général Marchand, dont la manche porte six brisques de blessures de guerre. En haut et dans le médaillon, le général remet le diplôme à deux veuves, dont l'une est accompagnée de ses quatre enfants. En bas, la vue d'ensemble de la cérémonie.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par

Edmond ÉDOUARD-BAUER

IV

LES DOIGTS COUPÉS

(Suite)

« J'avais eu raison de compter sur l'un des caprices de ce dieu. Le fait divers ayant trait aux circonstances bizarres qui entraîneront la mort du bohémien Gardani, cette mutilation identique et aussi mystérieuse que celle dont avait été victime von Spolberg, ne manqua point de galvaniser mes souvenirs et je me remis sur cette nouvelle piste. Je devais aboutir à un carrefour !

« Je cours d'abord à la Morgue où vous savez que depuis « l'affaire du pont de Billancourt » j'ai mes grandes et petites entrées.

« Je fus mis en présence du cadavre ; je considérai sa blessure avec attention. Elle était en tous points identique à celle que nous avions observée sur le jeune baron... Puis je demandai la faveur d'examiner la défroque de la victime : quelques haillons, un accordéon, une pipe, un vieux carnet et un superbe couteau aux lames multiples et à manche d'ivoire vert clouté et cerclé d'argent. Pendant un instant, je tournai et retournai l'objet en tout sens : ce couteau « parfait », me « disait quelque chose ». Tout à coup je pénétrai son secret : à un centimètre environ de l'un des bouts, une rainure presque imperceptible cerclait l'ivoire translucide. D'une légère pression de mes doigts j'eus vite fait jouer le pas de vis : l'extrémité du couteau s'enlevait comme un chapeau, découvrant un cachet armorié, gravé dans l'extrémité du manche.

« De sable, au chef de sinople, à l'aigle éployé d'argent, dis-je le soir même à la Jasselière. Ce blason ne vous dit rien ?

« Cela me dit beaucoup au contraire, repartit mon ami : c'est le blason des Efenzy-Cerski, qui n'ont plus qu'un représentant, le vieux comte Mathias que j'ai aperçu jadis à Vienne. On l'y voyait rarement, mais, François-Joseph l'ayant en particulière estime, on lui témoignait pourtant quelques égards, bien que ce fût ouvertement l'homme de toutes les basses besognes de la maison des Habsbourg, son avarice proverbiale et sa gueuserie notoire lui ayant valu le privilège de cette place de confiance.

« Était-il riche ?

« Colossalement riche ; mais sa méfiance lui avait fait, paraît-il, disperser sa fortune par petits paquets dans les banques du monde entier. Et, tiens, quelle coïncidence ! vous êtes venu l'autre jour me demander quelques « tuyaux » sur les Spolberg-Meyerberg, n'est-ce pas ? eh bien ! figurez-vous que ce Mathias Efenzy est, avec le baron Frédérick Spolberg, copropriétaire des fameux placers de Californie !

« Du coup, la chaîne invisible des événements occultes était « maillée » sur les premiers faits saillants. Il m'apparaissait bien clair maintenant que les deux mutilations se « tenaient » comme les deux copropriétaires des placers de Californie. Certes, je n'entrevois même pas encore la raison, le mobile, la cause de ces deux actes similaires, mais, me sentant, bien qu'obscurément, sur la piste, je résolus de la suivre à tâtons, pas à pas, quitte à profiter du premier rai de lumière qui glisserait à travers ces ténèbres.

« Donc, le lendemain de ce jour, fort convenablement « camouflé » et un vieil accordéon en bandoulière, je me rendis avenue Marigny et je m'enquis de la place qu'occupait quelque temps auparavant il signor Gardani.

« C'était ici-même, me dit le directeur d'une de ces scènes illustres et minuscules. Ah ça ! qu'est-ce qu'il est devenu, ce satané Gardani ? Il m'a laissé en plan, il y a plus de huit jours, et son absence me fait bien du tort, car il était adoré de tout mon petit public.

« Il est à l'hôpital, répondis-je, tout heureux de voir que le forain ignorait la nouvelle du décès de son pseudo-musicien. Dame, il n'est plus jeune, continuai-je ; mais comme il tient à retrouver sa place lorsqu'il sera rétabli, il m'a prié de venir le remplacer jusqu'à ce moment-là.

« Parfait, parfait. Eh bien ! voici son tabouret ; la représentation ne va pas tarder à commencer, vous pouvez y aller d'une petite ouverture.

« Je ne me donne pas comme un virtuose de l'accordéon, mais enfin j'arrivai sans trop de mal à faire

rendre à mon soufflet quelques accords harmonieux, et aussitôt le public afflua.

« Les jeunes spectateurs étaient pour la plupart accompagnés, selon leurs âges, de leurs bonnes ou de leurs gouvernantes qui, pour la plupart, ne firent guère attention à moi. Pourtant je remarquai que quelques « nurses » me dévisageaient avec curiosité, avec intérêt même, et je m'aperçus que deux d'entre elles, qui s'étaient assises côte à côte avec leurs babys, chuchotaient vivement sans me quitter du regard.

« Pendant l'entr'acte je me levai pour la quête traditionnelle et je me mis à circuler à travers les bancs, une sébile à la main. Lorsque j'arrivai devant les deux jeunes femmes, la plus âgée des deux, tout en affectant de fouiller dans son réticule, me lança à mi-voix avec un fort accent tudesque :

« — Promenez-vous le long des massifs de l'avenue, aussitôt après la représentation. »

« M'étant conformé à cet avis, je vis, au bout de quelques minutes d'attente, s'avancer de mon côté les deux gouvernantes.

« Tandis que l'une semblait attacher toute son attention sur les ébats des enfants qu'elles accompagnaient, l'autre vint délibérément à moi.

« — Vous connaissez M. Gardani ? me demanda-t-elle rapidement.

« — Je suis son compatriote, répondis-je à mi-voix.

« — Ah !... » fit-elle.

« Puis elle me dit brusquement en hongrois :

« — Où est-il depuis cinq jours ? »

« C'est à ce moment que je bénis mon amour de l'étude et, par-dessus tout, celui des sévères études grammaticales comparées qui ont fait de moi un modeste polyglotte, car je pus répondre sans hésitation, dans le pur idiome de Marie Thérèse :

« — A l'abri de certains regards indiscrets. »



« La figure de la « fraulein » s'éclaira et elle reprit, en allemand cette fois :

« — Vous le voyez ce soir ?

« — Dans une heure.

« — Tendez-moi votre chapeau. »

« Jobéis en m'inclinant humblement.

« — Tenez, mon pauvre homme », dit-elle en français et à voix haute.

« Elle jeta dans mon melon grasieux une aumône et s'éloigna rapidement.

« Mais au fond de la coiffe de mon couvre-chef j'aperçus, à côté de la pièce de monnaie, un petit carré de papier blanc. Je le dissimulai dans le creux de ma main pour le déplier dès que je fus à l'abri des regards indiscrets.

« Je lus alors cette simple ligne :

« *Ferdinand marche ; situation grave ; Muller attend griffe pour suspendre.* »

« La phrase était des plus obscures. Pourtant un nom y brillait : Muller. N'était-ce point là le banquier du comte Mathias et du baron Frédérick ? Il y avait gros à parier que je ne me trompais guère, d'autant que, d'après ce que je savais, par la Jasselière, de l'énorme quantité de numéraires déposés dans ladite banque, le mot : « suspendre » ne pouvait s'appliquer qu'à une suspension de paiements, surtout après les deux mots : « Situation grave ». Mais de quelle situation s'agissait-il et quel était ce Ferdinand ?

« Une galopade de camelots hurlant les journaux du soir vint me tirer de ma rêverie et me rappeler brusquement un fait que je cherchais bien loin. La Roumanie venait de déclarer la guerre à l'Autriche. Du coup, la phrase s'éclaircit ; l'expression vulgaire : « marche » s'expliquait. Il ne restait plus qu'à découvrir le sens du mot « griffe ».

« Et alors il se fit dans mon esprit une association d'idées obscures. Je tremblais d'entrevoir la vérité, mais je sentais maintenant qu'elle ne pouvait plus m'échapper.

« Oui, oui, c'était bien cela ; je comprenais la raison des « doigts » coupés, des « griffes » coupées, des griffes « dérobées » à leurs propriétaires et dont l'empreinte anthropométrique, la seule « griffe » vraiment inimitable, devenait de ce fait impossible à apposer

sur l'ordre de suspension de versement. Quant à découvrir le bénéficiaire desdits versements, je suis sûr que vous l'avez découvert vous-même en même temps que je vous exposais la genèse de mes déductions et la sanglante image de l'Allemagne assoiffée d'or vient de se dresser devant vos yeux !...

« Mais Mathias Efenzy — alias Gardani — et Frédérick von Spolberg étaient-ils les deux seuls propriétaires des placers de Californie ? Il fallait aller jusqu'au fond de cette angoissante question. Peut-être découvrirais-je l'amorce d'une indication dans l'ancien logement du comte bohémien ! Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ! Je courus rue du Chat-qui-pêche. La chambre du mort était encore à louer. Malheureusement le propriétaire avait fait place nette et le misérable mobilier du défunt avait été dispersé aux enchères dans l'après-midi ! Je maudis mon imprévoyance ; mais, espérant néanmoins arracher quelque indice aux quatre murs et au plancher du galetas, je le louai sur-le-champ. Nous y allâmes de compagnie le lendemain, et vous vous souvenez de la découverte que nous y fîmes. Elle fut de peu d'importance pour mon enquête mais, en revanche, je fus instruit d'un fait capital par M. Lucien, lorsque nous souîmes le paquet de valeurs à son expertise : le milliardaire Clarke était le troisième associé de l'entreprise des mines d'or !...

« Et je réfléchissais déjà aux moyens de me mettre en rapport avec lui, lorsque son arrivée imminente nous fut brusquement annoncée... Aussitôt, je ne doutai plus qu'il allait être en butte à un attentat identique à celui dont ses deux coassociés avaient été victimes. Nous fîmes l'impossible, vous vous le rappelez, pour le mettre sur ses gardes, mais nos efforts échouèrent malheureusement...

« La blessure de M. Clarke était grave ; elle allait lui interdire de se rendre sans retard auprès de Muller et Compagnie pour arrêter le dernier versement d'or à l'Allemagne, que l'entrée en lice de la Roumanie achevait alors de mettre aux abois. Il fallait donc le devancer, payer d'audace coûte que coûte. C'est ce que nous fîmes, mais trop tard...

« Mais Job, dis-je, quel est le vrai professeur Fürst et qu'y avait-il sur le document que vous avez remis à M. Muller ?

« Le professeur est un personnage de fantaisie, qui n'a eu que l'avantage d'avoir des cartes de visite portant, au-dessous de ses titres universitaires, la mention suivante : « Représentant des intérêts particuliers en Europe de M. W. Clarke et de ses associés pour les placers de Californie... » Côté : deux francs cinquante chez un petit imprimeur de la rue principale de M... Quant à ce que contenait le document remis à M. Muller, ma foi, c'était tout simplement un carré de papier blanc sur lequel ce digne banquier devait

supposer que se trouvait l'ordre de suspendre tout paiement à l'Allemagne, ordre signé des empreintes anthropométriques des annulaires gauches de ses trois clients. Il s'agissait de savoir si le dernier versement avait été effectué. S'il n'avait pas eu lieu je dévoilais tout à Muller qui eût sans doute attendu des ordres de William Clarke.

« Quant aux deux « nurses » du guignol des Champs-Élysées, elles constituaient, vous l'avez deviné sans peine, le trait d'union entre le baron Frédérick et le signor Gardani, alias Mathias Efenzy, étant l'une la sœur et l'autre la femme du prisonnier boche connu sous le nom de Jacob Hellers. »

A ce moment, un strident coup de sifflet déchira l'air : le rapide entrain dans la gare frontière et l'instant d'après nous posions le pied sur le sol de France.

« Ah ! cher pays de saine gaieté, de pure gloire et de belle franchise, dit Job, quand donc, au sortir des tortueux labyrinthes jusqu'au fond desquels j'ai juré de poursuivre tes ennemis, quand donc pourrai-je respirer à nouveau l'air pur de tes prairies et de tes bois, sous les rayons du clair soleil de la victoire !...

FIN.

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Edmond Édouard-Bauer, avril 1917.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un roman inédit

Les Campagnes de Jean Le Blanc

PAR MARC ELDER

Cette nouvelle œuvre du brillant écrivain obtiendra auprès des lecteurs du PAYS DE FRANCE le même succès que LA GUERRE DE JACQUES que nous avons publiée l'année dernière. Elle en forme d'ailleurs le pendant ; MARC ELDER, en effet, nous montre en de saisissants épisodes les misères et l'héroïsme, les joies naïves et les terribles sacrifices des gens de mer, de ces magnifiques marins qui vont au combat, à la mort avec une abnégation que rien ne peut égaler.

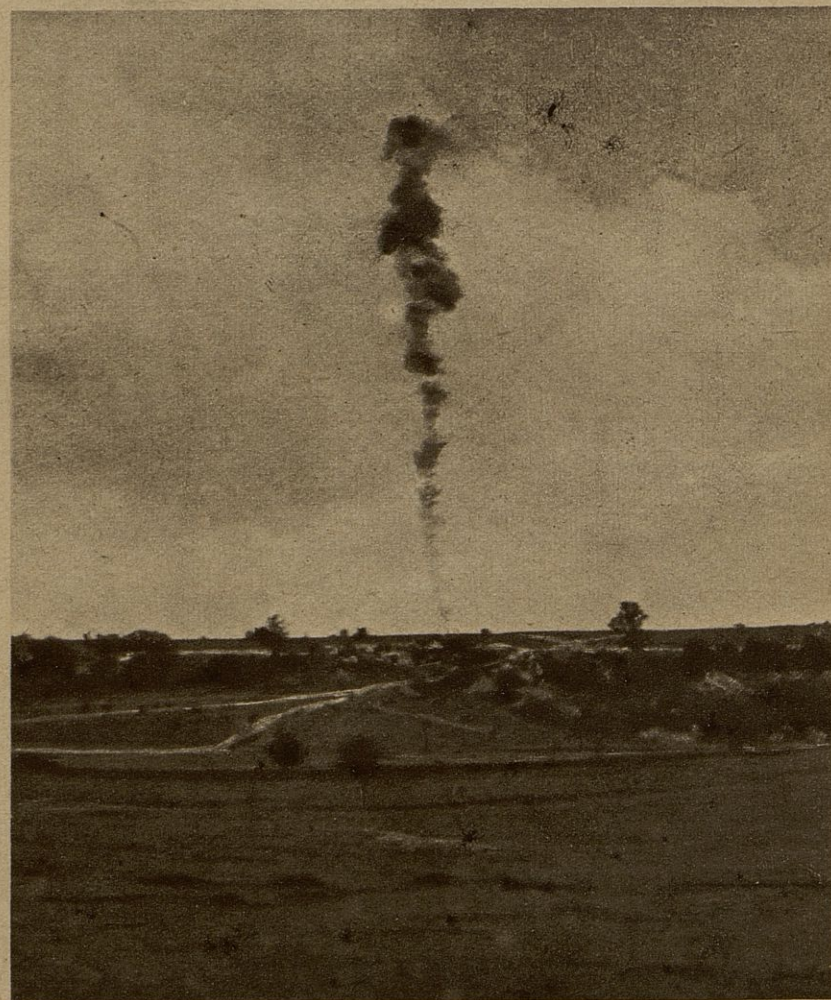
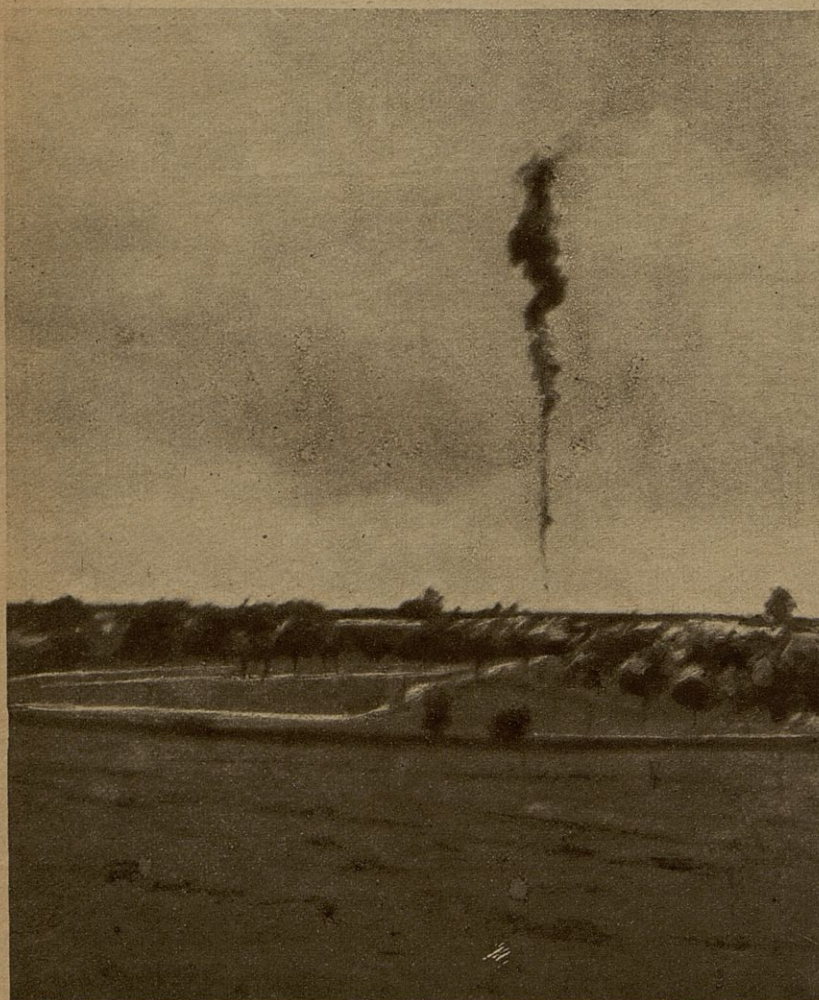
« SAUCISSE » ALLEMANDE ABATTUE PAR UN AVION FRANÇAIS



Notre aviateur vient de toucher la « saucisse » qui commence à flamber. Mais les artilleurs ennemis font feu de toutes leurs pièces contre l'audacieux avion. Leurs obus en éclatant l'entourent du nuage de fumée que l'on voit à droite.

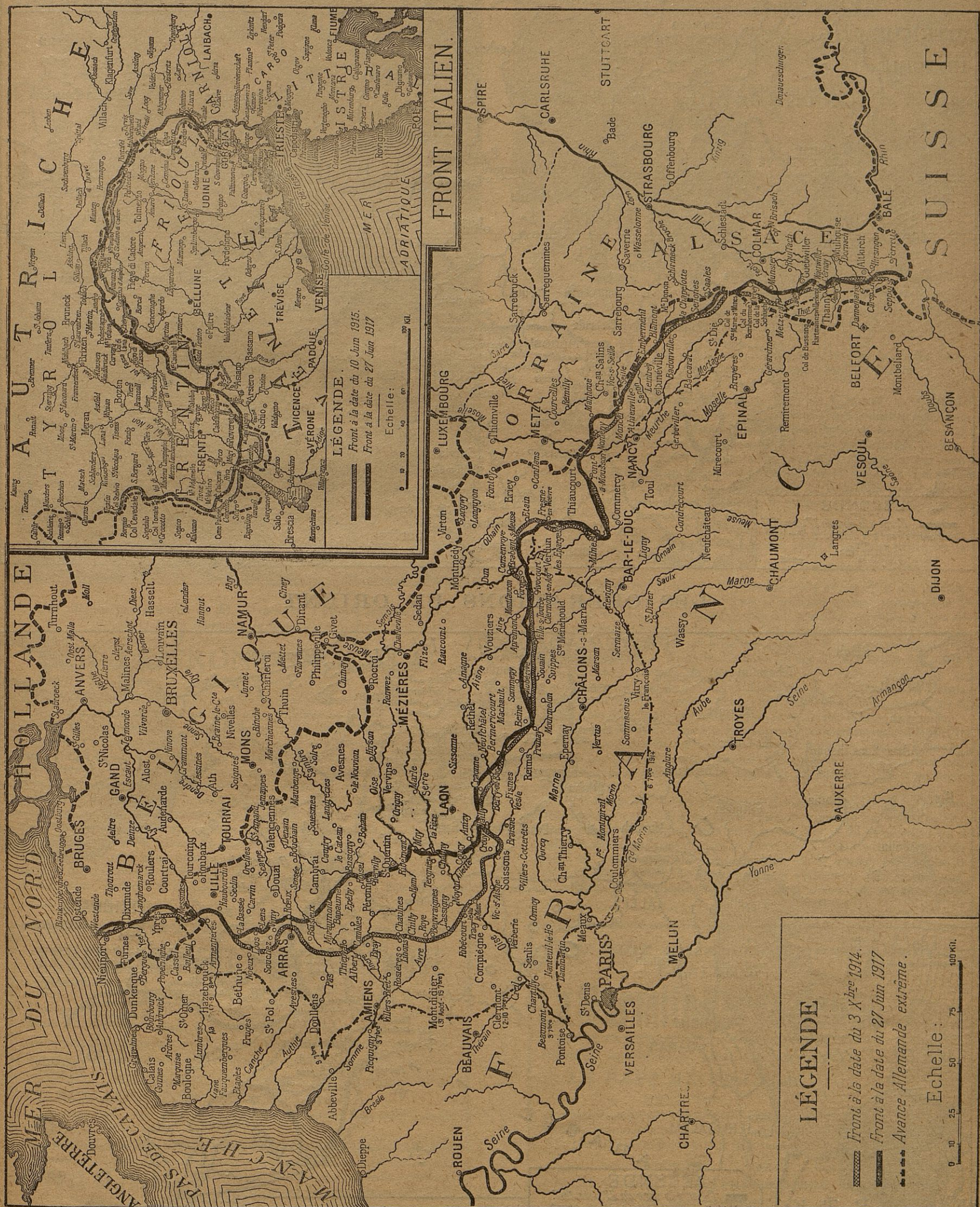


Bientôt la « saucisse » est tout en flammes. L'observateur n'a pas attendu ce moment pour demander son salut au parachute. Le ballon tombe vers le sol, faisant dans l'espace une traînée de feu surmontée d'un panache de fumée noire.



Il a été un temps où les « saucisses » boches pullulaient sur notre front ; nos aviateurs y ont mis bon ordre. Aujourd'hui, le commandement allemand les tient prudemment très en arrière de ses lignes, d'où elles voient moins loin dans les nôtres. Cette précaution ne les délivre pas des entreprises de nos hardis pilotes. Cette curieuse série de photographies reproduit les phases de la récente destruction d'une « saucisse ». En bas, c'est l'acte final du drame ; à droite, on voit la chute des derniers débris.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

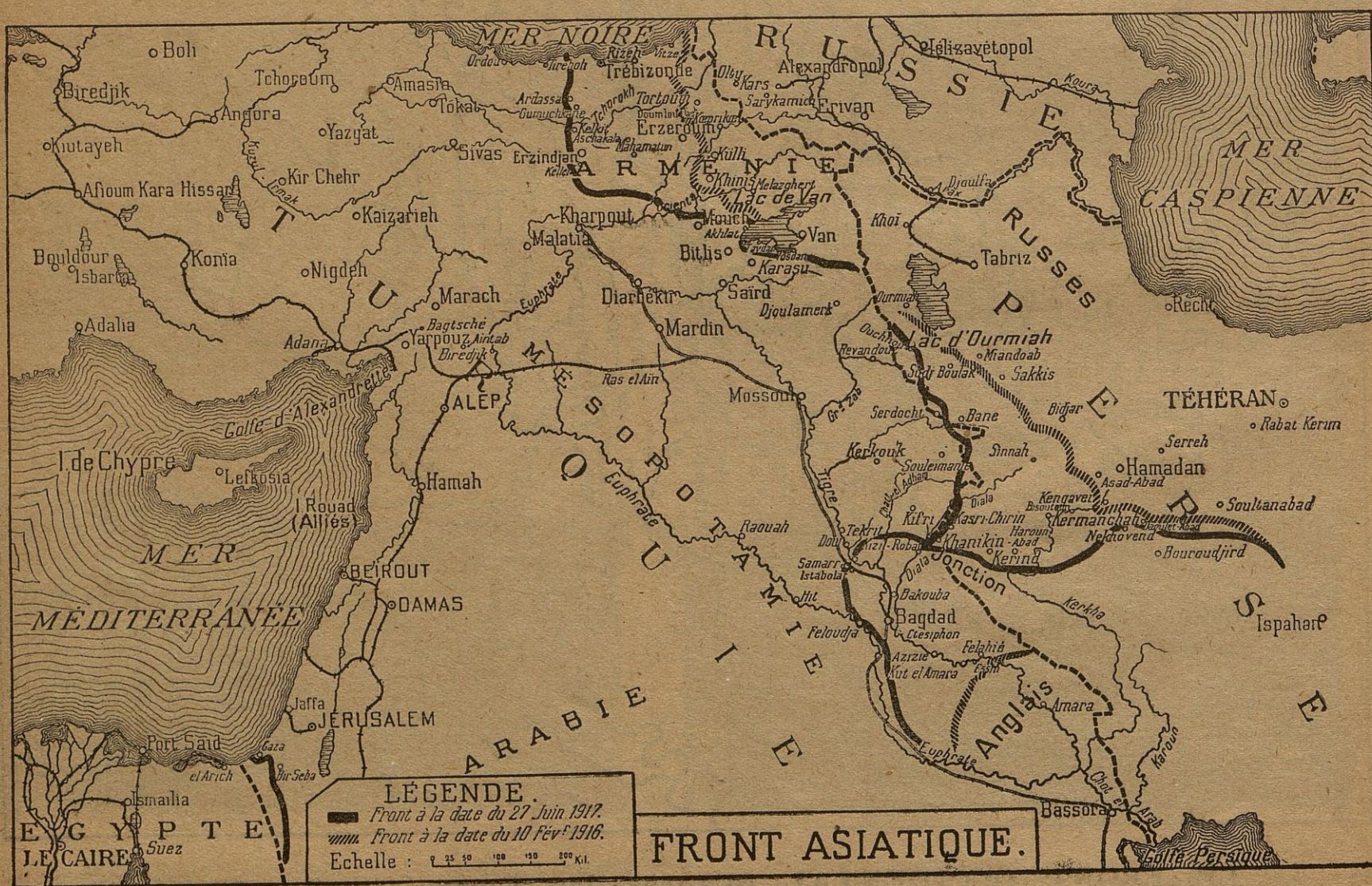


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



VERS LA LIBÉRATION DE LA GRÈCE



Une récente photographie de M. Venizelos, l'illustre homme d'Etat, qui vient de reprendre le pouvoir en Grèce.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — M. Albert Thomas, récemment rentré de Russie, a exposé son sentiment sur la situation militaire en Russie, en une déclaration d'où nous extrayons ces quelques lignes : « L'armée russe, reconstituée et réorganisée, a les moyens matériels de faire sentir aux Allemands sa force. Sans doute l'artillerie lourde lui fait encore défaut, mais elle possède une artillerie légère de premier ordre, et des approvisionnements d'obus considérables. » On peut donc compter sérieusement sur une prochaine reprise de l'offensive par nos alliés. En attendant, on constate sur le front une plus grande activité : quand ce ne sont pas les communiqués russes qui nous en informent, ce sont les communiqués allemands. Ces derniers signalent plusieurs affaires dans lesquelles les impériaux ont pris l'initiative, et qui d'ailleurs ne paraissent pas avoir tourné à leur avantage. Ces opérations peuvent avoir pour unique but de « sonder » le front et de prévenir l'offensive que fait prévoir le rejet par la Russie des propositions de paix séparée : c'est surtout en Volhynie et en Galicie qu'elles ont lieu. Le 25 une attaque alle-



L'ex-roi Constantin et l'ex-reine Sophie quittent, avec leur suite, Lugano dont la population leur fit une réception hostile.

mande assez forte s'est produite sur le front de Tarnopol, avec bombardement préalable, concours d'avions, etc. ; elle réussit d'abord à enlever aux Russes quelques éléments de première ligne, mais une contre-attaque immédiate rendit à nos alliés ce qu'ils avaient perdu et occasionna la mort de nombreux Boches. On ne se bat pas pour le moment en Courlande, mais on y est attentif aux mouvements des Allemands qui, d'après certains préparatifs navals observés chez eux, se proposaient de tenter une opération dans le golfe de Riga. On croit que l'état-major allemand a suspendu ses prélèvements de troupes sur le front russe au profit du front occidental.

Il y a eu des actions d'artillerie assez vives en Moldavie ; l'impression est que l'armée roumaine est pleine de confiance et prête à seconder toutes les initiatives que prendront les Russes.

MACÉDOINE ET GRÈCE. — Les communiqués ne signalent pas de faits importants : combats entre patrouilles, lutte d'artillerie un peu partout. Les Bulgares essaient de temps à autre des raids contre nos tranchées ou celles de nos alliés : ils ne les mènent pas jusqu'au bout. Cela leur est encore arrivé le 24 dans la région de Cranica, où les Serbes ont brisé leur initiative, leur tuant ou blessant beaucoup de monde, ainsi que le 25 où les Français les ont rejetés à coups de fusil et de grenades sur leurs positions de départ. Enfin, les Anglais, ce jour-là, exécutent un raid heureux à l'est du lac Doiran. Entre les lacs d'Ochrida et de Prespa, le 26, les Bulgares essuient un nouvel échec, bien que leur tentative contre nos lignes ait été précédée d'un bombardement capable d'en assurer le succès.

Les opérations italiennes se poursuivent normalement en Albanie. Nos alliés ont occupé progressivement toute la côte de l'Épire en face de l'île de Corfou, ainsi que les villes de Murto, Ciamuria, Grumenizza et Parga. L'occupation était complète jusqu'au golfe d'Arta et continuait à l'intérieur. Il ne s'est produit nulle part de résistance.

À Athènes les choses prennent une tournure satisfaisante. Le nouveau roi Alexandre qui a succédé à son père Constantin a marqué ses intentions conciliantes en se prêtant à un rapprochement entre la couronne et M. Venizelos. Ce dernier a repris à la tête des affaires du pays la place qui lui revient : il a constitué un cabinet dont il est le président avec le portefeuille de la guerre. Cette quasi-révolution s'est faite sans troubles. La confiance renaît visiblement dans le pays : d'ailleurs les perturbateurs, les agents de Berlin et autres indésirables ont été expulsés.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au PAYS DE FRANCE avec la photographie à agrandir, **trois bons-primés**, dont le troisième paraît dans ce numéro à la dernière page des annonces, en y joignant en mandat-poste le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

La troisième série des trois bons nos 137, 138 et 139 sera valable jusqu'au 15 juillet 1917.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 144 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en bas de la page du milieu et représentant : « Le bombardement de Nieuport ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Pour faire votre cuisine presque sans frais

EMPLOYEZ

La Marmite Norvégienne

construite spécialement pour ses lecteurs par

LE PAYS DE FRANCE

Soigneusement construite, très pratique, d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc.

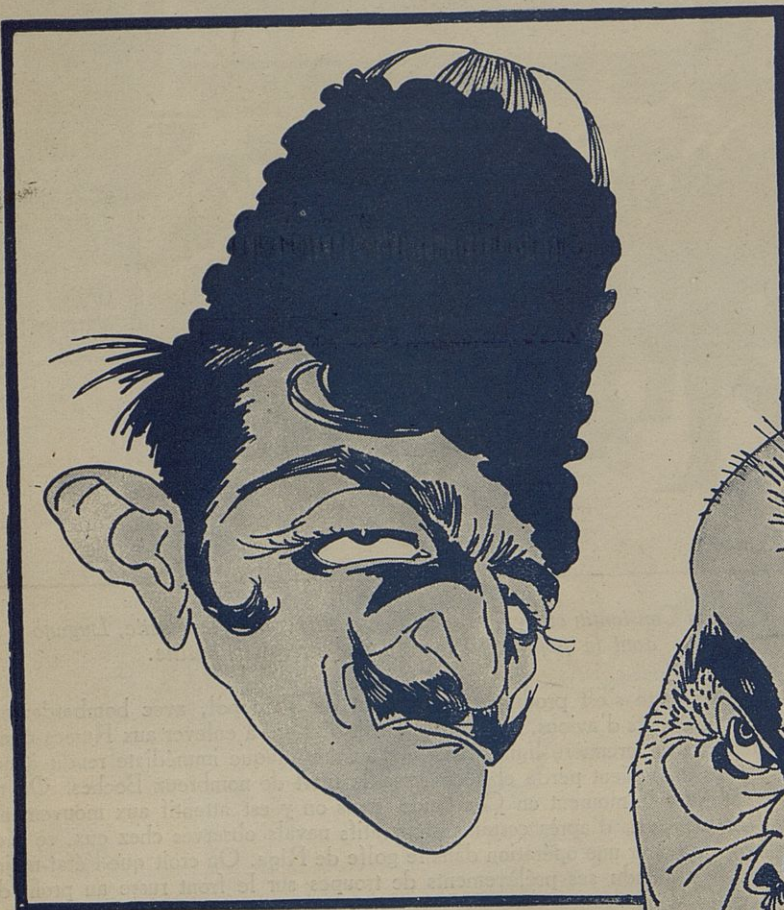
Elle est vendue **15 francs pièce** prise en nos bureaux

ENVOI PAR COLIS POSTAL. Paris : 15 fr. 60 -- Départements : 16 fr. 50

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



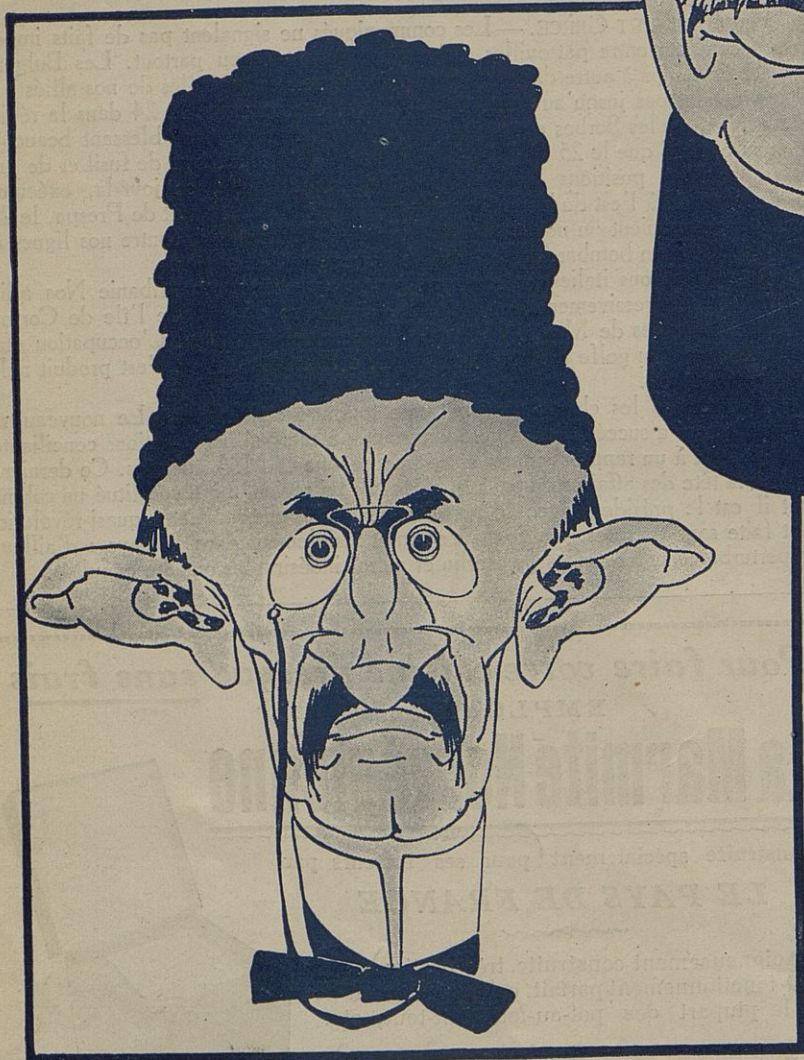
ENVER PACHA



DJEMAL PACHA



LIMAN VON SANDERS



DJAVID PACHA



TALAAT BEY

TÊTES DE TURCS